

CANNIBALE

Hors-série
Sous la direction de Natalie Beunat

ISBN : 978-2-74-852682-0

© 2020 Éditions SYROS, Sejer,
92, avenue de France, 75013 Paris

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

Mise en pages : DV Arts Graphiques à La Rochelle
Dépôt légal : avril 2020

DANIELLE THIÉRY

CANNI
BALNE
E

SYROS

*Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher !
Et je ferai de ta paupière,*

*Pour abreuver mon Saharah,
Jaillir les eaux de la souffrance.
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera*

*Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge !*

*Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie,
Grâce à la vorace Ironie
Qui me secoue et qui me mord ?*

*Elle est dans ma voix, la criarde !
C'est tout mon sang, ce poison noir !
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde !*

*Je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau !*

*Je suis de mon cœur le vampire,
– Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire !*

Charles Baudelaire, « L'Héautontimorouménos »,
Les Fleurs du mal.

C'est moi, Roxane...
Je suis une fille comme les autres mais personne ne m'aime.

Personne, sauf toi.

Je suis à toi. Tu es à moi. Nous sommes les deux moitiés d'un fruit et le produit d'un amour sans bornes.

J'ai mal, au cœur, au ventre, mal à tout. Mal partout où tu es et tu es partout...

Et, toi, l'autre, je te le dis :

Il est à moi et personne ne nous séparera.

Personne d'autre que moi ne l'aimera comme moi.

Je le jure.

Sur la tête de ma mère morte.

Premier jour...

Clément rétrograda après le virage qui marquait l'approche du lac des Corneilles. L'endroit était dangereux, et, ce soir, il avait tendance à rouler trop vite. La Fête de la musique ne l'avait pas enchanté, il n'aimait pas les groupes qui s'étaient succédé sur la place des Vosges et il avait hâte de rentrer à la maison, une petite ferme nichée dans la campagne vosgienne. Au grand désespoir de Rosa qui, elle, aurait voulu prolonger les agapes de cette nuit du solstice d'été, la plus longue de l'année. Il n'était même pas minuit et, rencognée dans son siège, elle boudait en faisant semblant de dormir.

Au sortir de la courbe, la route devint luisante dans la lumière des phares de leur vieille Renault. Il n'avait pas plu de la journée pourtant, mais, ici, dans cette forêt dense et sauvage, l'humidité se posait partout dès que la nuit tombait. Rosa sursauta quand le véhicule fit une embardée.

– Ah ! cria Clément en s'arc-boutant sur le volant tout en enfonçant la pédale de frein. C'est quoi ça ?

Rosa se redressa sur son siège et, d'abord, ne vit que la bande de ciel entre l'alignement des sapins centenaires dont les cimes noires frôlaient les nuages. Le coup de frein de Clément la propulsa en avant. Elle ouvrit la bouche sur un cri qui avorta parce que la ceinture de sécurité venait de lui scier la poitrine en deux. Le souffle coupé, elle retomba contre le dossier du siège, incapable

de proférer un son. Incapable surtout de râler après son compagnon qui conduisait, selon elle, de plus en plus mal. Elle ne put que tourner les yeux vers lui, et son expression la laissa interloquée. Elle suivit son regard.

En plein milieu de la route, silhouette floutée par la diffraction des ondes lumineuses, une étrange créature se tenait debout. Une personne, à première vue, mais impossible de déterminer de qui il s'agissait. À un mètre du capot de la Renault, il s'en était fallu de peu pour que Clément ne l'envoie valser dans le décor. Immobile, irréaliste, comme tombée du ciel, elle ne broncha pas quand, après qu'ils se furent brièvement consultés, les deux passagers du véhicule se décidèrent à déboucler leurs ceintures, à ouvrir leurs portières et à descendre, à l'unisson.

– Ça va ? s'exclama Clément, premier arrivé à sa hauteur alors que Rosa restait en retrait, pas vraiment rassurée. Qu'est-ce qui se passe ?

Une fois dépassée l'aile de la voiture, Rosa vit, en entier, une fille qui paraissait jeune. Vêtue d'un jean sombre, de chaussures montantes en cuir noir et d'un tee-shirt noir très ample à manches longues en piteux état, à moitié sorti de son pantalon, une manche déchirée lui cachant la main, l'autre roulée au-dessus du poignet. Ses cheveux pendaient le long de ses joues en mèches embrouillées, constellées de débris végétaux et collées de boue. Sa seule main visible et qui semblait inerte au bout de son bras était ensanglantée. Impossible de bien voir son visage.

– Mademoiselle ? demanda Clément d’une voix incertaine. Vous êtes blessée ?

Alors qu’il s’approchait prudemment – cette situation inédite le paniquait –, la jeune fille vacilla et il n’eut que le temps de se précipiter avant qu’elle ne s’effondre. Il la retint comme il put et il accompagna sa chute en douceur en lui tenant les avant-bras. Une fois qu’elle fut assise sur le bitume, il put mieux voir son visage maintenant livré à la lumière crue des phares. Livide, couvert d’écchymoses et d’ecchymoses. Ses yeux sombres grands ouverts, semblables à deux lacs insondables, fixaient le vide. Elle pouvait avoir 16 ou 17 ans. Malgré lui, Clément fut secoué d’un frisson. L’expression de cette fille était terrifiante, comme si elle avait rencontré le diable, qu’elle avait longuement livré bataille avec lui et ne s’en était pas sortie victorieuse.

Rosa, elle, avait déjà attrapé son téléphone pour appeler les secours.

À la salle de commandement des pompiers, on lui promit de faire vite et d’envoyer une ambulance du Samu.

En attendant, Rosa et Clément s’interrogèrent sur ce qu’ils devaient faire. Il ne faut pas bouger un blessé, dit-on. Mais, à part sa main, elle n’avait pas l’air gravement atteinte. Choquée, c’était évident, avec ce regard pétrifié, comme passé de l’autre côté du miroir. Rosa enleva son gilet pour le poser sur les épaules de la jeune fille qui poussa une plainte sourde.

– Vous avez mal ? s’affola Rosa. Où ça ?

– Vous vous appelez comment ? demanda Clément un peu stupidement.

Un son incompréhensible sortit de la bouche de l'inconnue.

Rosa se pencha vers elle.

– Mort... crut-elle entendre, mais elle n'en fut pas sûre tant la jeune fille peinait à articuler.

Depuis qu'ils étaient là, aucune voiture n'était passée. Clément scrutait la route dans l'espoir de voir apparaître quelqu'un, et il lui sembla entendre de la musique, pas très loin. Mais il n'aurait pas pu l'affirmer, ce pouvait aussi bien être l'effet de son imagination ou le bruissement des branches à cause de la brise qui s'était levée.

Rosa était toujours tout près de la fille, et Clément eut un mauvais pressentiment. Il eut un peu honte de réaliser qu'il en était presque à regretter de s'être arrêté. Tout cela ne lui disait rien qui vaille. Il s'apaisa un peu quand il aperçut au loin les flashes bleus de l'ambulance et qu'il perçut le son de la sirène.

Il ne fallut pas longtemps au médecin du Samu pour évaluer que la jeune fille, en état de choc, présentait des blessures un peu partout sur le corps, sans toutefois qu'il n'en décèle, à première vue, de très sévères. Il demanda à un infirmier de sortir le brancard et la fit allonger après s'être assuré qu'elle respirait correctement et que, en dépit d'un état de faiblesse manifeste, ses constantes vitales n'étaient pas en dessous de la normale. Il suivit des yeux

le chargement de la blessée dans l'ambulance et monta à son tour à bord.

Plantés au bord de la route, inutiles et désespérés, Rosa et Clément entendirent ce que le médecin disait à l'infirmier : cette fille avait probablement été agressée, il fallait prévenir la police.

2

La clairière avait un aspect quelque peu surréaliste à cause des flambeaux dont la légère brise nocturne faisait danser la lumière. On aurait dit des feux follets entre lesquels se mouvaient des fantômes, dont certains se trémoussaient sur de la techno. Les basses profondes faisaient vibrer l'air autour d'eux et les flammes des torches briller les canettes qu'ils tenaient à la main. Ces fantômes n'en étaient pas. Moitié garçons et moitié filles, ils étaient une trentaine à célébrer la musique et le début de l'été. La fin de l'année scolaire, aussi, puisque, majoritairement, ils étaient en classe de première au lycée Victor-Hugo d'Épinal, petite ville du département des Vosges.

En tendant l'oreille, on se serait rendu compte qu'un prénom revenait souvent dans la plupart de leurs échanges : Roxane.

Roxane Flamand, la meilleure élève de la classe, un cerveau toujours en ébullition.

C'était elle qui était derrière tout cela, elle qui avait conçu cette ambiance aux relents ésotériques, un tout petit peu morbides sur les bords.

En effet, au centre de l'espace délimité par les torches, une table recouverte d'un voile noir avait été dressée avec des victuailles et des boissons. Personne n'avait encore osé s'en approcher. Pour l'instant, les jeunes gens s'étaient contentés de boire de l'eau, du coca et des jus de fruits pour se désaltérer après les efforts de la journée, mais ils s'impatientaient parce que la fête promise n'arrivait pas à démarrer. Tous, en tenue plus ou moins sportive, chaussés pour la marche, semblaient attendre quelque chose ou quelqu'un. Les questions fusaient qui demandaient toutes la même chose : qu'est-ce qu'elle fabrique ?

Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

Ici et là, l'inquiétude pointait.

La nuit était à présent complètement noire au-dessus des cimes des arbres. Pas de lune, pas une seule étoile. Après la chaleur du jour et à la faveur de la fraîcheur qui montait des sous-bois, des volutes de brume émergeaient au ras du sol. Bientôt, elles avaleraient la terre comme un linceul recouvre une tombe.

Passant de l'un à l'autre, Olympe, la plus jolie fille de la bande avec son allure aérienne et son impressionnante chevelure blonde, semblait se tourmenter plus que la moyenne.

– Personne ne les a vus ?

Augustin, petit gabarit très mince, dissimulait son visage sous des cheveux châains, un peu longs, qui lui donnaient un air faussement romantique. Il haussa les épaules. Dix fois qu'elle posait la même question.

Olympe se rapprocha un peu plus de lui, son meilleur copain de classe. Elle insista :

– On n'a toujours pas de nouvelles ? Ils n'ont pas appelé ?

Hortense, une petite brune piquante aux yeux verts, ricana :

– Appelé ? Mais comment ils auraient fait, hein ? T'as un portable, toi ?

Olympe se rembrunit. Bien sûr que non. Personne, ici, ce soir, n'avait de portable. Olympe fulmina en serrant les poings. L'idée était de qui, déjà ? De Roxane, forcément !

Elle avait tout orchestré, celle-là, minutieusement. Cette fête de fin d'année, la course d'orientation dans laquelle elle les avait tous entraînés... Roxane avait tout planifié, dans les moindres détails. Jusqu'à sa dernière trouvaille. Ce matin, alors que tout le monde était regroupé, dans la joie et la bonne humeur, Roxane avait planté le dernier tableau du décor :

« On va vous distribuer un sac par équipe. Dedans vous trouverez de l'eau, des barres énergétiques, une boussole et une carte IGN. Également, une enveloppe avec le premier indice que vous devrez découvrir et qui vous mènera au suivant, et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée... En attendant, vous allez tous me donner vos téléphones... »

Un peu désemparés dans un premier temps, ils avaient fini par trouver l'idée amusante. Roxane avait ouvert une grosse cantine en métal comme les militaires en utilisent en opération pour charrier leur armement, et ils avaient tous déposé leurs portables dedans. Elle avait poussé le vice jusqu'à interpeller chacun, individuellement, pour éviter la triche et ainsi récupérer quelques montres connectées que des petits malins essayaient de dissimuler. Comme si elle savait exactement qui avait quoi en sa possession, et depuis bien avant la course.

Il était évident que personne d'autre qu'elle n'était au courant de cette ultime condition à l'épreuve. Même Rafaël, qui avait eu l'air aussi surpris que ses camarades. Et, tout le monde le savait, Rafaël n'était pas du genre à faire le malin avec Roxane. Ni à la contredire en quoi que ce soit.

Olympe fit jouer ses doigts sur la petite chaîne en or où un minuscule cœur était suspendu. Comme à chaque fois, ce rituel faisait battre le sien plus vite au souvenir du moment où son amoureux le lui avait attaché autour du cou. C'était peu après la rentrée des vacances de printemps, dans leur cachette. Une boule enfla dans la gorge d'Olympe, comme la sensation qu'un malheur planait au-dessus d'elle. Subitement, sa main qui triturait le bijou se bloqua. Son foulard ! Elle n'avait plus son foulard ! Elle tâta ses poches, explora le sac à dos destiné à la course.

– Merde ! marmonna-t-elle, en se revoyant le matin même, juste avant son départ de la maison, lorsque sa

mère avait insisté pour qu'elle porte le bandana rouge et vert qui symbolisait sa jeunesse à elle.

« Il te portera bonheur, ma chérie, à moi il m'a toujours porté chance », avait murmuré Jeanne dont les traits tirés montraient qu'elle avait, une fois de plus, mal dormi.

– Merde ! répéta Olympe, à voix haute cette fois, ce qui fit se rapprocher Augustin.

Le garçon remarqua son air accablé :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Arrête de flipper, ils vont arriver ! Tu sais quoi ? Ils sont en train de...

– Arrête ! ordonna Olympe qui devinait ce qu'il allait dire.

Son visage en colère arracha un sourire narquois à Augustin. Il se pencha à son oreille :

– C'est bon, je rigole ! T'inquiète...

Justement, elle s'inquiétait. Elle n'aurait pas su dire pourquoi mais elle avait ce soir la certitude qu'un drame se jouait, quelque part dans cette forêt, hostile comme jamais.